



Dans ce numéro :

- Introduction
Les jeunes dans la francophonie canadienne : passage à la vie adulte et construction identitaire **p. 1**
- La recherche sur les jeunes au Québec **p. 2**
- L'identité bilingue en milieu francophone minoritaire **p. 4**
- La transition à l'université pour les francophones en milieu minoritaire **p.6**
- Les jeunes saskatchewanais et les études postsecondaires en français: état des lieux **p. 8**
- Qu'est-ce qui attire les jeunes aux jeux francophones ? **p. 10**

Introduction

Les jeunes dans la francophonie canadienne : passage à la vie adulte et construction identitaire

Annie Pilote

Professeure adjointe à l'Université Laval

Chercheure à l'Observatoire Jeunes et Société

Karine Vieux-Fort

Candidate à la maîtrise à Université Laval

Agente de recherche à l'Observatoire Jeunes et Société

dont on s'inquiète de ses valeurs et critique les formes d'engagement. Les images véhiculées à l'endroit de la Génération dite Y par les médias ne contribuent nullement à comprendre les réalités diverses qui caractérisent ces jeunes. Dans le même temps, les attentes à leur endroit se font de plus en plus lourdes en ce qu'ils sont désignés à la fois responsables de porter des projets collectifs élaborés par leurs prédécesseurs tout en devant relever les maints défis de la planète. Mais qui sont ces jeunes dont on parle si souvent comme d'un tout indifférencié sans égards à l'hétérogénéité de leurs caractéristiques et de la diversité de leurs expériences sociales? Que connaissons-nous de ces jeunes, de leurs identités et de leurs valeurs? Quels sont à leurs yeux les principaux défis auxquels ils font face dans leur passage à l'âge adulte? Quelles aspirations personnelles et collectives nourrissent-ils?

Voilà les questions de réflexion soumises à une quinzaine de chercheurs francophones du Nouveau-Brunswick, du Québec, de l'Ontario, de la Saskatchewan et de l'Alberta réunis à l'occasion d'un séminaire les 12 et 13 mars derniers au Centre de la francophonie des Amériques à Québec. Bien que la recherche sur les jeunes soit bien développée tant au Québec que dans les autres provinces, il demeure que les chercheurs travaillent encore trop sou-

vent en vase clos les uns par rapport aux autres et les résultats de leurs recherches demeurent méconnus du public. Conséquemment, cette rencontre visait deux objectifs principaux : 1) favoriser le dialogue et la collaboration entre chercheurs francophones canadiens autour de l'objet d'étude que constitue la jeunesse et 2) améliorer le transfert des connaissances auprès des milieux communautaires et gouvernementaux concernés par les enjeux relatifs aux jeunes.

En guise d'amorce à ce projet subventionné par le Secrétariat aux affaires intergouvernementales canadiennes du Gouvernement du Québec et ses partenaires¹, une bibliographie thématique sur les jeunes dans la francophonie canadienne (Pilote et Vieux-Fort, 2009) a d'abord été réalisée. Ce rapport de recherche publié par l'INRS et disponible à partir du site web de l'Observatoire Jeunes et Société constitue un document de référence dans lequel plus de 700 références sur les jeunes ont été répertoriées de 1998 à aujourd'hui. Cette revue bibliographique permet d'ailleurs de dresser certains constats sur l'état de la recherche au Québec et dans les communautés francophones et acadiennes (CFA) du Canada.

Premièrement, certains thèmes sont abordés de manière à peu près équivalente au

Qu'ils vivent au Québec ou en situation minoritaire, les jeunes dans la francophonie canadienne sont au cœur de plusieurs enjeux sociaux et démographiques : engagement social et politique, vieillissement de la population et mobilité de la main d'œuvre, migration entre les milieux ruraux et urbains, diversité linguistique et culturelle, demandes de qualifications accrues dans la « société du savoir », etc. Face à ces enjeux, émergent des discours parfois virulents à l'endroit de la jeunesse

Québec et dans les CFA tels que l'éducation, la culture, l'histoire et les services. D'autres thèmes sont quant à eux plus abondamment traités dans les communautés francophones et acadiennes notamment la langue, l'identité de même que les loisirs et les sports. Notons que la majorité de ces publications porte sur les jeunes en lien avec leur appartenance à un groupe minoritaire et révèle ainsi les préoccupations des chercheurs pour les problématiques identitaires qui sont associées à ce statut minoritaire. Conséquemment, les jeunes (et leur identité) sont fréquemment étudiés sous l'angle de leur rôle vis-à-vis la continuité du fait français et de la vitalité des communautés en situation minoritaire. Or, on peut s'interroger sur la charge normative qui peut résulter d'un tel focus – les jeunes en milieu minoritaire ne font-ils pas face à d'autres enjeux que ceux relatifs à l'identité francophone? En quoi les recherches sur les jeunes au Québec pourraient-elles ouvrir de nouvelles avenues ou nourrir diverses problématiques permettant de mieux comprendre l'expérience des jeunes des communautés francophones et acadiennes?

Si du côté québécois on constate en effet une plus grande variété de thématiques abordées, c'est en partie parce que les universités sont dotées d'une plus grande capacité de recherche que celles du réseau de la francophonie canadienne mais ce n'est pas le seul facteur. En effet, le texte de Madeleine Gauthier publié dans ce Bulletin montre que ce champ de recherche au Québec résulte d'une structuration en cours depuis plusieurs décennies et qui s'est progressivement diversifié. Néan-

moins, la recherche sur les jeunes au Québec est aujourd'hui extrêmement féconde et plurielle. Parmi les thèmes traités, outre ceux déjà mentionnés, notons les suivants : les valeurs, la diversité, la transition entre les systèmes scolaires et l'orientation, l'insertion professionnelle, l'insertion sociale, l'insertion résidentielle, la politique et l'engagement, la mobilité, la marginalité, la santé et le bien-être ainsi que la famille. Sans prétendre à l'exhaustivité, nous espérons que cette bibliographie constitue un outil permettant aux chercheurs de créer des ponts avec d'autres chercheurs abordant des thématiques similaires.

Ce Bulletin de l'Observatoire Jeunes et Société constitue une deuxième contribution à ce projet, car il présente cinq textes sur les jeunes dans la francophonie canadienne. Le premier, celui de **Madeleine Gauthier**, analyse l'évolution de la recherche sur les jeunes au Québec ouvrant sur l'importance des échanges et des transferts de connaissances entre les chercheurs canadiens. Le second texte écrit par **Diane Gérin-Lajoie** aborde l'aspect le plus abondamment traité dans les recherches auprès des jeunes en milieu francophone minoritaire : l'identité. Son survol des recherches est centré sur l'identité bilingue en tant que nouvelle forme identitaire. Bien que ce ne soit pas l'objectif premier, la question identitaire est également traitée en toile de fond dans l'article de **Sylvie Lamoureux** sur la transition entre les études secondaires et les études postsecondaires en Ontario français mettant ainsi à jour des enjeux encore trop peu abordés dans les recherches en milieu francophone minoritaire. Les études postsecondaires est aussi le

thème abordé par **Lace Marie Brogden** et **Sophie Bouffard** sous l'angle d'une analyse des conditions institutionnelles nécessaires aux parlant-français de la Saskatchewan. Enfin, **Christine Dallaire** jette quant à elle un regard sur un autre aspect relatif à l'expérience des jeunes débordant le contexte proprement scolaire : les jeux francophones. Bien qu'ils poursuivent des objectifs de promotion de l'identité francophone, Dallaire révèle que ce n'est pas la seule raison pour laquelle les jeunes choisissent de participer à ces jeux - montrant une fois de plus que les jeunes en milieu francophone minoritaire ne sauraient être réduits à leur seule « identité francophone ».

Notes

1. Les partenaires sont l'Observatoire Jeunes et Société, l'Institut canadien de recherche en politiques et administration publiques, la Chaire pour le développement de la recherche sur la culture d'expression française en Amérique du Nord, le Centre de recherches en éducation franco-ontarienne et le Centre canadien de recherche sur les francophones en milieu minoritaire.

Pilote, Annie et Karine Vieux-Fort (2009). *Les jeunes dans la francophonie canadienne : bibliographie thématique (1998-2009)*. Québec : Observatoire Jeunes et Société.

Cette bibliographie est disponible en ligne sur le site de l'Observatoire Jeunes et Société:

www.obsjeunes.qc.ca

La recherche sur les jeunes au Québec

Madeleine Gauthier

Professeure titulaire à l'INRS, Urbanisation Culture Société
Chercheuse à l'Observatoire Jeunes et Société

Quelques travaux de recherche depuis le milieu du vingtième siècle autour du développement de la catégorie jeunesse en tant que période du cycle de vie! Denise Lemieux en a identifié l'origine lorsqu'elle disait, en 1986, que « c'est autour de 1940 que commence à s'établir véritablement un consensus au sujet de la jeunesse qui en consacre la définition comme différente de la vie adulte » (1986 : 66-67). Comment les cher-

cheurs ont-ils réagi à ce changement? Il est possible de repérer au moins quatre grandes périodes (Gauthier, 2005) dont on peut retrouver la trace dans des articles et des ouvrages cités en grande partie dans les autres textes de référence à la fin de cet article et sur le site de l'Observatoire Jeunes et Société.

Ségrégation des âges de la vie

Au cours de la première étape, soit dans

l'immédiat après-guerre de 1939-1945, les travaux des chercheurs font état d'une sorte de ségrégation qui pouvait exister entre les âges de la vie. Quelques ethnologues décriront les rituels qui marquent le passage de l'adolescence à l'âge adulte. La jeunesse n'est que ce court moratoire pendant lequel les jeunes hommes accèdent à une vie de travail autonome qui leur permettra d'envisager la formation d'une famille alors que les jeunes femmes se prépa-

rent, pour la plupart d'entre elles, à la vie conjugale. Certaines pouvaient avoir un emploi, mais en attendant l'arrivée de l'enfant. Une catégorie sociale, les étudiants, existe depuis les débuts de la colonie avec le cours classique pour les garçons, mais cette période de la vie était l'antichambre d'une vocation sacerdotale ou de la poursuite des études vers la vie professionnelle. Notons que l'accès à de telles études n'était réservé qu'à une faible minorité, des jeunes hommes principalement. En 1960, seulement 7 % des jeunes hommes et 1,5 % des jeunes femmes de 17 à 24 ans parvenaient jusqu'aux études universitaires (Rapport Parent, 1963, tome 1 : 84), comparativement à aujourd'hui où plus de 40 % des jeunes y accèdent, encore plus pour les jeunes femmes que pour les jeunes hommes. Outre la classe des professionnels, la jeunesse se divisait selon son appartenance à un milieu : rural, ouvrier, indépendant. Les études en faisaient état bien qu'elles aient été peu nombreuses avant les années 1960, suivant en cela le développement des universités. Ce n'est que plus tard que des historiens s'intéresseront aux mouvements qui encadraient la jeunesse à cette époque, dont les mouvements d'Action catholique de milieu.

Affirmation de la jeunesse

La réforme de l'éducation entamée dans les années 1950 et totalement réalisée dans les années 1960 marque une deuxième étape dans les changements en cours observés chez les jeunes, cette fois d'abord dans les sciences de l'éducation et ensuite dans les départements de sociologie. C'est l'étape de l'affirmation de la jeunesse. La convergence de l'arrivée d'une cohorte nombreuse, le babyboom, et de la réforme de l'éducation a fait en sorte que la jeunesse n'était plus la même et que le statut d'étudiant est rapidement devenu la référence commune pour la plupart des jeunes. Cela venait confirmer un allongement de la période précédant la vie adulte : report de l'insertion professionnelle, de l'insertion résidentielle autonome, du mariage et de la formation d'une famille. Cette étape devenait un objet d'études en soi : de quoi est faite la vie d'étudiants qui n'est plus l'adolescence, encore bien étudiée à cette époque par les psychologues, mais qui n'est pas encore la vie autonome et financièrement indépendante de la vie adulte? Il y a d'abord eu l'étude du mouvement étudiant qui a mobilisé principalement les sociologues. Elle

a été suivie de l'importante recherche ASOPE (Aspirations scolaires et orientation professionnelle des étudiants) qui répondait directement à cette question. D'autres facteurs ont contribué à l'allongement de cette période de la vie comme les moyens efficaces de contraception et une révolution culturelle qui ont laissé beaucoup plus de liberté d'action aux jeunes femmes et ont donné lieu à d'autres études.

Confirmation et institutionnalisation de la jeunesse

Une troisième étape se caractérise par un ressac : il s'agit de la confirmation de la jeunesse et de son institutionnalisation comme période du cycle de vie mais, cette fois, à travers ses difficultés d'insertion professionnelle et différentes interventions gouvernementales. C'est moins l'étudiant qui attire l'attention des chercheurs que la présence d'une jeunesse silencieuse et victime des mutations du monde du travail. Les points de vue se départagent entre les économistes et les sociologues, les premiers étant moins pessimistes. Ils voyaient cet épisode comme un effet de la sensibilité des jeunes à la conjoncture qui peut se corriger de lui-même ou par un investissement dans la formation. Certains économistes prévoyaient en effet des changements majeurs dans la structuration du monde du travail dont l'affaiblissement du secteur industriel, ce qui exigeait de nouvelles formations. Les sociologues, pour la plupart, développaient une approche davantage critique qui se ramenait à voir les jeunes comme les victimes de ces mutations et pré voyaient des conséquences difficiles à long terme pour la cohorte en insertion professionnelle durant les années 1980 et 1990.

Il faut ajouter à ces changements d'ordre structurel une forte mobilité des jeunes au cours de ces décennies vue d'abord par les observateurs comme une fuite des milieux régionaux anémiés, mais analysée plus tard comme l'éloignement pour la poursuite des études. Pendant ces décennies, les jeunes ont souvent été taxés par les observateurs d'être passifs et désintéressés de la vie collective. On ne reconnaissait plus les jeunes comme acteurs de leur situation. On associait souvent au chômage la montée des taux de suicide qui ont atteint des records chez les jeunes hommes au Québec. Les études étaient beaucoup centrées sur les questions de

pauvreté, d'exclusion et sur les mesures à mettre en œuvre pour corriger la situation. Cette période fut celle aussi de la reconnaissance des jeunes par le gouvernement québécois par la création du Secrétariat à la jeunesse (1983) et du Conseil permanent de la jeunesse (1988). C'est vers la fin de cette période que fut fondée cette infrastructure de recherche dédiée à l'étude de la jeunesse qu'est l'Observatoire Jeunes et Société (OJS) dont l'un des mandats était de développer des thèmes de recherche négligés par l'attention trop exclusivement portée à la question du chômage et de la précarisation des emplois.

Période contemporaine

La période contemporaine s'ouvre autour du millénaire par la prise de conscience des changements démographiques en cours et des conséquences de ceux-ci sur la société. Le renversement de la pyramide des âges fait en sorte que la question se pose à savoir si le faible pourcentage de jeunes qui s'annonce réussira à soutenir tous les besoins d'une société vieillissante. Les démographes, cette fois, ont été fort actifs, leur discipline leur permettant de faire des projections. L'intérêt porté à l'insertion professionnelle avait quelque peu éloigné les chercheurs de la présence étudiante toujours plus forte, mais souvent menacée par le décrochage scolaire dont l'étude s'est beaucoup développée à ce moment. Une visibilité plus grande des différences à l'intérieur de la catégorie jeunesse elle-même marque ce début de siècle.

Il y a d'abord la reconnaissance que tous les jeunes ne présentent pas des difficultés équivalentes au moment de l'insertion professionnelle : de nouveaux secteurs d'emploi sont d'abord le lot des jeunes qui s'y sont préparés et le nombre de jeunes diminuant, l'offre d'emplois les avantage. La question de la surqualification sera parfois évoquée comme conséquence d'une stimulation très forte à la poursuite des études et de critères exagérés à l'embauche. L'internationalisation des rapports sociaux (immigration, séjours à l'étranger, échanges commerciaux, Internet, etc.) fait aussi en sorte que la pluralité des identités se manifeste de manière plus accentuée. Les comparaisons internes et internationales se multiplient et rendent compte d'une nouvelle culture, internationale et pluraliste. En témoigne le programme du dernier colloque de l'Observa-

toire Jeunes et Société ayant pour thème *L'identité sur mesure* (ethnoculturelle, linguistique, territoriale, professionnelle, cosmopolite, sexuelle) (ACFAS 2009) pendant qu'un ouvrage collectif sur la comparaison entre les identités minoritaires du Brésil et du Canada, dont l'identité des peuples autochtones des deux pays concernés, est en préparation. Un retour de la psychologie avec l'aide des sciences neurologiques reconnaît désormais l'existence de la jeunesse comme période du cycle de vie et pourrait contribuer à la « normalisation » de cette période de la vie comme la psychologie l'a fait pour l'enfance et l'adolescence (Érikson). Un courant venant des États-Unis et porté par Jeffrey Jenson Arnett reconnaît cinq phases à ce qu'il nomme « emerging adulthood ». L'avenir dira si les critiques faites à l'égard de cette théorie qui fige la jeunesse dans des étapes de développement pourront remettre en question cette approche par la confrontation de définitions de la jeunesse qui prennent en compte les facteurs conjoncturels et structurels de son développement.

Conclusion

L'étape actuelle en est à une certaine spécialisation à l'intérieur du champ de recherche. Il ne faudrait pas perdre de vue

l'ensemble. C'est un des objectifs que s'était donné l'OJS, au départ, de créer cette synergie qui permet de voir cette catégorie d'âge dans toute sa complexité. Comment comprendre certaines situations des jeunes sans avoir un aperçu de ce qui s'est constitué en norme, de ce qui se passe ailleurs, de la représentation que d'autres chercheurs et observateurs de la réalité jeune peuvent en avoir?

L'histoire récente nous enseigne qu'au fur et à mesure que s'est constituée la jeunesse comme groupe d'âge, des difficultés sont apparues et ont contribué à créer des marges, des marges qui peuvent être « excluantes » (exclues du centre) ou excentriques (qui tirent le centre). Ainsi, la démocratisation de l'enseignement a créé des élites du savoir et des décrocheurs; la révolution culturelle, des modes de vie différents; les mutations du monde du travail, des gagnants, des chômeurs et des pauvres; les changements démographiques, des jeunes qui s'imposent par leur nombre et des jeunes qui sont en demande par la faiblesse de leur nombre... Il sera toujours important de lire la façon dont les jeunes réagissent à ces changements dont ils sont partie prenante, quels rapports ils entretiendront entre eux dans leurs différences et avec les autres groupes d'âge.

La période se prête à l'ouverture. Au Québec, la géographie internationale est souvent plus près que le reste du Canada. L'embauche au Québec de professeurs en provenance d'autres provinces canadiennes et l'embauche dans d'autres provinces canadiennes de Québécois de naissance ou de formation devraient favoriser les échanges interprovinciaux. La rencontre des 12 et 13 mars 2009 en a été une éloquente illustration.

Références

Gauthier, M. (2005). Les représentations de la jeunesse. Un chantier ouvert, *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 8 (2), 23-40.

Gauthier, M. et D. Pacom (dir.) (2001). *Regard sur... La recherche sur les jeunes et la sociologie au Canada*. Québec: PUL-IQRC. (traduit en anglais)

Lemieux, D. (1986). Visions des jeunes, miroirs des adultes. Quelques points de vue des adultes sur la jeunesse. Dans F. Dumont (dir.), *Une société des jeunes ?* (pp. 62-76). Québec: Institut québécois de recherche sur la culture.

Perrault, I. (1988). *Autour des jeunes. Reconnaissance bibliographique*. Québec: Institut québécois de recherche sur la culture.

L'identité bilingue en milieu francophone minoritaire

Diane Gérin-Lajoie

Professeure titulaire à l'Université de Toronto

Chercheure au Centre de recherches en éducation franco-ontarienne et à l'Observatoire Jeunes et Société

L'identité a fait l'objet, depuis déjà un certain temps, de nombreuses réflexions au sein de la communauté scientifique, que ce soit au Québec, au Canada ou ailleurs dans le monde. Ces réflexions s'inscrivent dans deux cadres d'analyse particuliers : on trouve la vision essentialiste de l'identité qui met l'accent sur l'héritage biologique, où l'on s'entend pour dire que c'est l'origine des individus qui détermine leur identité ; une deuxième vision, moins linéaire, conclut que l'identité est une construction sociale, que l'identité se construit à partir des pratiques sociales dans lesquelles s'inscrivent les individus. Ce deuxième cadre d'analyse avance l'idée que l'identité se construit à partir des activités quotidiennes des individus. Le rapport à l'identité ne peut donc être décrit et compris en dehors du contexte social dans lequel il évolue, puisque c'est ce dernier qui lui donne son sens. Enfin, ajoutons que les

pratiques sociales sont elles-mêmes inscrites dans des rapports de force particuliers. Pris sous cet angle, l'identité représente un phénomène en perpétuelle mouvance, où les identités sont éclatées, fragmentées et où les appartenances de groupe vont aussi varier pour les individus. Dans cette logique, on peut également parler de l'existence de nouvelles formes identitaires, comme celle de l'identité bilingue, par exemple, ce dont il sera question dans la présente réflexion.

Les travaux sur l'identité bilingue en milieu francophone minoritaire trouvent leur place dans ces deux courants et portent en particulier sur les jeunes et leur rapport à l'identité. Le premier, à caractère essentialiste, qualifié de « nostalgique » par Pilote (2006), met surtout l'accent sur le caractère assimilateur de l'identité bilingue en milieu francophone minoritaire. Plutôt déterministe, ce courant s'en prend aux

nombres, pour dire que la montée croissante d'individus qui se réclament d'une identité bilingue est un phénomène alarmant pour la survie de la francophonie hors Québec. Cette perspective n'arrive pas à faire ressortir la complexité d'une telle forme d'identité. On conclut qu'une identité bilingue mène, ni plus ni moins, à l'assimilation au groupe majoritaire (Bernard, 1998; Castonguay, 2002). Le deuxième courant, pour sa part, tient davantage compte du caractère évolutif des rapports entre les individus et s'éloigne de la pensée défaitiste. Se situant dans une perspective plutôt moderniste, ce courant va au-delà des constatations démographiques pour faire ressortir le caractère fluide de l'identité. Dans ce cadre d'analyse, l'examen de l'identité bilingue renvoie à la notion de *mouvance*, où le rapport à l'identité s'explique par un va-et-vient constant entre deux langues et deux cultures. Ce va-et-vient se fait généralement

entre la langue et la culture françaises et la langue et la culture anglaises, mais n'exclut pas la possibilité d'autres langues et d'autres cultures. De type qualitatif, ces travaux constatent la complexité des pratiques sociales des jeunes et en découvrent certaines subtilités (Heller, 1999; Gérin-Lajoie, 2003; Pilote, 2006; Dallaire, 2003; Hébert, 1996). On peut également mentionner un troisième type de travaux qui se situeraient entre ces deux courants. À caractère plutôt quantitatif, ces travaux tentent de démontrer la présence à la fois d'un déterminisme et d'une certaine forme d'autodétermination chez les groupes à l'étude (Deveau et Landry, 2007).

C'est dans le cadre d'analyse du deuxième courant présenté, c'est-à-dire celui qui prend comme point de départ que l'identité est une construction sociale, que se situera le reste de la présente réflexion. La plupart des études qualitatives sur les jeunes et leur rapport à l'identité ont été menées en milieu scolaire ou dans un contexte plus ou moins lié à l'école, comme celui des sports et loisirs organisés, par exemple. Ces études constatent, au point de départ, que les jeunes qui fréquentent les écoles de langue française en milieu minoritaire ne constituent plus un groupe homogène, comme c'était le cas jadis. Cette constatation est importante dans l'examen du rapport à l'identité, puisque cette nouvelle réalité aura un impact sur la façon dont les jeunes vont concevoir ce rapport, ce dont il faudra tenir compte si l'on veut s'éloigner d'une analyse statique de la problématique. On constate également que la complexité du rapport à l'identité prend son ampleur à l'école de langue française, puisqu'il existe une grande diversité au sein de la population scolaire sur les plans linguistique, racial et culturel. Le discours des élèves fait état d'un rapport à l'identité qu'ils qualifient dans la majorité des cas de «bilingue». Les élèves qui se réclament d'une telle identité ne se définissent ni comme francophones, ni comme anglophones, mais bien comme bilingues, renvoyant à l'idée selon laquelle une autre langue – que ce soit l'anglais ou non – côtoie le français.

Les travaux du courant moderniste précisent que l'identité bilingue va cependant au-delà des pratiques langagières. En effet, ce rapport complexe à l'identité démontre une façon de vivre où les jeunes traversent constamment non seulement les frontières linguistiques, mais aussi les frontières culturelles. On remarque ainsi le caractère

fluide associé à l'identité, qu'elle soit individuelle ou collective. Cette fluidité et la facilité que les jeunes ont de traverser ces frontières font en sorte que la façon dont ils perçoivent leur rapport à la francophonie va prendre différentes formes. Dans une étude ethnographique sur le rapport à l'identité chez les jeunes menée il y a quelques années dans les régions de Toronto et d'Ottawa, l'identité bilingue est ressortie comme étant la forme identitaire à laquelle on s'associe le plus. La majorité des jeunes ont en effet déclaré posséder une identité bilingue, et même trilingue dans certains cas. Les résultats ont également démontré, qu'en majorité, les participantes et participants démontreraient quand même un sentiment d'appartenance à la francophonie, même si ce sentiment pouvait varier d'un jeune à l'autre. La même étude a aussi conclu que même si le discours officiel, en particulier celui de l'école, a tendance à présenter l'identité bilingue comme étant inévitablement anglo-dominante, ce n'est pas toujours le cas. Les jeunes peuvent démontrer une identité franco-dominante, voire même les deux à la fois (Gérin-Lajoie, 2003).

Les études du courant moderniste s'entendent pour dire que, même si les positionnements des jeunes ne sont pas toujours clairement articulés, le sens d'appartenance à la francophonie demeure présent dans leur discours. Pour revenir à la notion de *mouvance* et sur le fait que les jeunes vivent constamment à la frontière de deux langues et de deux cultures, on ne peut faire autrement que de reconnaître que les expériences quotidiennes des jeunes reflètent des parcours identitaires variés, ce qui les amène à s'identifier de diverses façons, allant de francophones convaincus à anglophones convertis, tant au niveau de la langue que de la culture. Il devient ainsi impossible de «catégoriser» l'identité (Pilote, 2006; Dallaire, 2003). Les jeunes prennent divers positionnements en ce qui a trait à leur appartenance de groupe. Par exemple, pour plusieurs, le fait d'être francophones va bien au-delà de la langue. On insiste sur l'importance de la culture française, par exemple, non seulement dans un sens folklorique, mais également dans un sens qui reconnaît que ce sont les activités quotidiennes qui tissent la culture, dans les gestes que l'on pose. Cela se traduit pour certains d'entre eux, par une participation active à des activités qui se déroulent entièrement en français, que ce soit dans le domaine des arts, des sports ou même dans des associations qui ont pour mandat de

sensibiliser les jeunes au fait français (Pilote, 2006; Dallaire, 2003; Gérin-Lajoie, 2003).

Il faut, à présent, sortir de la dichotomie francophone-anglophone quand on examine le concept d'identité bilingue. En effet, avec une immigration de l'étranger de plus en plus importante en milieu francophone minoritaire au Canada, il faut examiner l'identité bilingue en tenant compte de cette nouvelle diversité raciale, linguistique et culturelle, où le rapport à la langue dominante peut s'avérer tout à fait différent. Dans ce contexte particulier, l'identité bilingue peut tout aussi bien faire référence à la langue et à la culture d'origine, plutôt qu'à la langue et la culture anglaises. De là l'importance pour les études à venir de poursuivre la réflexion sur les diverses formes identitaires en prenant soin de s'éloigner de la dichotomie francophone-anglophone, même si, bien entendu, la domination de la langue et de la culture anglaises demeurent toujours un incontournable dans les communautés francophones hors Québec.

Références

- Bernard, R. (1998). *Le Canada français : Entre mythe et utopie*. Ottawa : Éditions du Nordir.
- Castonguay, C. (2002). Pensée magique et minorités francophones, *Recherches sociographiques*, 43 (1), 149-182.
- Dallaire, C. (2003). Not just Francophone: the Hybridity of Minority Francophone Youths in Canada, *International Journal of Canadian Studies*, 28, 163-199.
- Deveau, K. et R. Landry. (2007). Identité bilingue : produit d'un déterminisme social ou résultat d'une construction autodéterminée ? Dans M. Bock (dir.), *La jeunesse au Canada français : formation, mouvements et identité* (pp.113-134). Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Gérin-Lajoie, D. (2003). *Parcours identitaires de jeunes francophones en milieu francophone minoritaire*. Sudbury : Éditions Prise de parole.
- Hébert, Y. (1996). Mes amis sont bilingues comme moi! Dans B. Cazabon (dir.), *Pour un espace de recherche au Canada français : discours, objets et méthodes* (pp. 141-158). Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Heller, M. (1999). *Linguistic Minorities and modernity : A Sociolinguistic Ethnography*. New York: Addison Wesley Longman.
- Pilote, A. (2006). Les chemins de la construction identitaire : une typologie des profils d'élèves d'une école secondaire de la minorité francophone, *Éducation et francophonie*, 34 (1), 39-53.

La transition à l'université pour les francophones en milieu minoritaire

Sylvie Lamoureux

Professeure adjointe à l'Institut des langues officielles et du bilinguisme de l'Université d'Ottawa

Les recherches sur l'expérience postsecondaire et l'accès aux études postsecondaires abondent au Canada depuis plus de 25 ans. Cependant, elles s'inscrivent dans deux courants : 1) elles traitent surtout de l'expérience de la majorité linguistique en milieu universitaire; et 2) elles reflètent davantage les préoccupations des établissements postsecondaires qui tentent d'intégrer, au meilleur de leurs capacités, une clientèle de plus en plus diversifiée sur le plan socio-économique et ethnique. L'expérience postsecondaire des jeunes francophones en milieu minoritaire est difficile à repérer que ce soit dans les recherches de la majorité ou les quelques recherches sur l'accès au postsecondaire pour les francophones en milieu minoritaire. Ces dernières s'inscrivent également dans deux courants. Elles se préoccupent davantage des intentions linguistiques postsecondaires des élèves encore au secondaire (Allard, Landry et Deveau, 2008; RCCFC 2005), ou encore elles présentent des analyses statistiques des données liées aux réels choix postsecondaires des diplômés (Churchill, Frenette et Quazi, 1985; Frenette et Quazi, 1996). Depuis 2005, une nouvelle vague de recherches porte un regard sur les étudiants francophones de milieu minoritaire (Lamoureux, 2007; Desabrais, 2008; Pilote, 2008) et sur le processus d'accès aux études postsecondaires pour ces derniers (Labrie et Lamoureux, 2008; Lamoureux, 2007).

Cet article présente quelques thèmes relevés lors d'une enquête ethnographique critique réflexive menée auprès de 15 diplômés d'une seule école secondaire de langue française dans le Sud-ouest ontarien, durant leur transition du secondaire aux études universitaires. Les participants se sont inscrits à l'une de sept universités ontariennes, soit la Laurentienne, l'Université d'Ottawa, et cinq universités anglophones dans le Sud-ouest ontarien.

De prime abord, cette recherche visait à documenter les changements d'identité linguistique et culturelle lors d'une transition de vie importante, soit celle entre l'école secondaire et le postsecondaire.

Au moment de colliger l'analyse des données, il devint important de privilégier une présentation qui reprenait l'ensemble des expériences de cette transition selon quatre grands thèmes : le choix d'établissement postsecondaire; s'imaginer la réalité étudiante; les réalités sociales de l'expérience étudiante et enfin, les réalités pédagogiques de l'expérience étudiante. Les questions liées à l'identité linguistique et culturelle traversaient chacun des thèmes, avec différents degrés d'importance.

L'analyse des résultats révèle certaines ressemblances de l'expérience de transition des 15 participants, que ce soit au niveau de la réflexion de l'expérience en fin de secondaire ou des expériences vécues en milieu minoritaire.

Préparation pédagogique

Tous les participants sont d'avis que leur école secondaire d'origine les a bien préparés à relever les défis pédagogiques à l'université. Cependant, diplômés d'une école de taille moyenne en milieu rural, ils étaient surpris de constater le grand nombre de leurs collègues qui entraient en 1^{re} année avec une reconnaissance de crédits universitaires grâce aux programmes de Baccalauréat international et des examens *Advanced Placement*. Ces programmes sont offerts dans la majorité des écoles secondaires de langue anglaise et de langue française en milieu urbain, mais sont moins fréquents en milieu rural. Les participants constatent également que la petite taille des classes au secondaire, réalité fort appréciée, fait en sorte qu'ils n'ont jamais eu à vivre certaines formes d'évaluations, notamment les examens à choix multiples. Ces évaluations et la taille des cours universitaires sont parmi les deux adaptations pédagogiques les plus difficiles, autres que la gestion du temps.

Choix de programmes et affirmation linguistique

Toutes les entrevues ont révélé que les participants ont dû négocier entre leurs intérêts postsecondaires personnels et le

modèle de l'élève idéal qu'ils percevaient promu par l'école. Ces négociations étaient particulièrement tendues à deux moments clés : lors des choix de programmes postsecondaires et aussi lors de la cérémonie de remise des diplômes. À la fin de l'étude, les participants en sont venus à formuler le modèle de l'élève francophone idéal en Ontario : un élève qui réussit très bien sur le plan scolaire, qui participe aux activités de leadership scolaire, qui profite de toute occasion pour affirmer son identité francophone et qui poursuivra des études postsecondaires en milieu universitaire bilingue dans un programme francophone. Pour la majorité de leur parcours scolaire à l'école secondaire, les 15 participants à mon étude se conformaient à cette idée de l'élève idéal. Cependant, lors de leur dernière année à l'école secondaire, certains ont ressenti des forces d'exclusion importantes en raison de la langue d'enseignement du programme universitaire convoité.

Les participants sont d'avis que les élèves de leur école qui s'intéressent aux universités de langue anglaise ne sont pas appuyés par l'orienteur dans l'exploration de leurs choix. Ils constatent que l'école ne leur a pas transmis des renseignements importants au sujet des foires universitaires anglophones et ne les appuyait pas dans leurs recherches au sujet des programmes offerts par ces établissements. Ils notent également que lors de la soirée de mérite scolaire, les diplômés inscrits à des universités anglophones et des collèges remportent moins de prix que leurs collègues qui poursuivent des études en français malgré le fait que les prix sont attribués pour le mérite scolaire. On note par exemple, qu'un jeune homme en particulier qui poursuit ses études en génie en anglais soit premier de classe mais ne remporte presque pas de prix.

Le personnel de l'école admet faire uniquement la promotion des établissements postsecondaires de langue française et bilingue et n'entretenir que des liens qu'avec celles-ci. Cette vision est en continuité avec leur interprétation du mandat de l'école de langue française en Ontario.

Cependant, leur école se situe à plus de 300 km des établissements francophones et bilingues alors que les recherches indiquent clairement l'importance de la proximité dans les choix et la persistance postsecondaires (Frenette, 2003).

14 des 15 participants à l'étude ont arrêté leurs choix en fonction de la réputation des programmes. Un seul a choisi explicitement d'étudier en français, alors que trois autres étudiants choisissent des programmes offerts uniquement en français en Ontario. Le personnel de l'école interprète le choix de la langue d'enseignement postsecondaire comme un indice d'affirmation linguistique et culturelle, alors que les étudiants ne font pas les mêmes liens.

Les participants qui s'inscrivent aux établissements de langue anglaise sont soucieux de prendre des mesures pour assurer leur participation continue à la communauté francophone et le maintien de leurs compétences en français. Ils cherchent notamment à faire du bénévolat dans les écoles de langue française à proximité de l'université, à s'inscrire à des cours de français et à s'affirmer comme francophone dans leurs nouveaux réseaux scolaires et sociaux. Toutefois, le personnel de l'école d'origine reconnaît uniquement que ces élèves vont étudier en anglais.

Maya, l'une des participantes de l'étude, choisit de s'inscrire dans un programme anglophone de sciences infirmières en région. Elle a fait son choix afin que les services de santé du Sud-ouest prennent connaissance de la réalité francophone de la région et qu'il y ait du personnel bilingue pour desservir cette communauté. Cependant, le personnel de son ancienne école secondaire la décrit comme une des « perdues », c'est-à-dire une étudiante qui choisit de délaisser son identité linguistique francophone. Pourtant, rien ne pouvait être plus loin de cette réalité. Elle a choisi de s'affirmer comme francophone dans sa communauté anglo-dominante afin d'assurer que des individus comme sa grand-maman puissent enfin réclamer des services de santé en français dans le Sud-ouest ontarien.

Malgré les ressemblances de l'expérience postsecondaire des participants à cette étude, deux cas de figure méritent d'être soulignés. Le premier cas est lié aux marqueurs identitaires de la Francophonie. Le deuxième est lié au parcours postsecondaire idéal.

Un accent franco-ontarien difficile

Guillaume est le seul participant à avoir arrêté son choix postsecondaire uniquement pour des raisons linguistiques. Il serait étudiant d'Histoire, en français, à l'Université d'Ottawa. Nulle autre option à considérer. Pendant l'entièreté de son parcours scolaire à l'élémentaire et au secondaire en Ontario, on lui avait donné le sobriquet « Frenchie » puisque le français et la Francophonie sont au cœur de son identité et qu'il était minoritaire à s'exprimer en français dans tous les réseaux scolaires et sociaux. Il avait hâte d'arriver en milieu scolaire et social où il serait avec d'autres francophones « comme lui ».

Hélas, une fois arrivé à Ottawa, Guillaume n'arrive pas à s'intégrer aux réseaux sociaux francophones de son université. Il apprend que ses nouveaux collègues francophones le perçoivent comme un anglophone avec un accent franco-ontarien difficile. Malgré le fait d'amorcer des conversations en français avec ses collègues de cours et ses voisins francophones en résidence, on lui répond toujours en anglais. Guillaume décide donc qu'il doit perdre son accent franco-ontarien du Sud-ouest pour retrouver l'accent québécois de sa jeunesse. Pour se faire, il investit davantage de temps à intégrer des réseaux sociaux que ses cours, et termine l'année en difficulté scolaire sans toutefois faire partie d'un réseau social francophone.

Le parcours postsecondaire idéal

Pour Sophie, les réalités de la vie universitaire en milieu anglophone lui proposent d'autres défis. Elle est la seule participante à avoir commencé ses recherches de programmes et d'établissements postsecondaires alors qu'elle était en 10^e année. Elle était soucieuse de faire le bon choix; de trouver l'établissement postsecondaire où elle pourrait continuer de vivre les mêmes succès scolaires qu'au secondaire. Elle est allée visiter les établissements à moins de 200 km de son foyer parental, limite qui lui permettrait d'avoir accès à ses réseaux social et familial pour de l'appui. Bonne élève, ses enseignants et l'orienteur l'ont toujours encouragée à se diriger vers un programme universitaire en mathématiques et en affaires, domaines où elle excelle. Elle est convaincue d'avoir fait le meilleur choix et ses ensei-

gnants le lui confirment.

Après quelques semaines en milieu universitaire, Sophie est misérable. Elle n'arrive pas à reproduire les succès scolaires qu'elles vivaient au secondaire. Elle se prend en main et accède aux divers services et ressources pour les étudiants. Elle rencontre ses professeurs; travaillent avec des tuteurs. Elle constate cependant que l'enseignement dispensé aborde rarement le pourquoi des apprentissages. Elle pose des questions, mais on lui dit de ne pas se préoccuper des applications des informations théoriques.

Par le début du mois d'octobre, c'est sa santé qui est en péril. Elle décide de rencontrer le doyen de sa Faculté pour savoir ce qu'elle peut faire pour mieux réussir. Lors de cette rencontre, le doyen lui demande pourquoi elle ne s'est pas plutôt inscrite au programme collégial conjoint. Insultée, Sophie lui dit qu'elle est intelligente et que sa place est donc en milieu universitaire. C'est alors que le doyen lui apprend les autres parcours postsecondaires possibles, y compris les programmes conjoints. Il précise que les cours au collège sont davantage axés sur l'application des connaissances et qu'elle pourrait compléter son diplôme collégial de deux ans en administration et intégrer directement son programme actuel en 3^e année afin d'obtenir son B.Sc. Il lui organise une visite au collège pour le lendemain. Suite à cette visite Sophie est ravie et constate qu'en effet, c'est ce parcours postsecondaire qui lui est idéal. Elle quitte donc ses études universitaires dans les jours qui suivent pour intégrer dès janvier le programme conjoint.

Ce qu'elle n'anticipait pas c'était la réaction de ses parents, de ses anciens enseignants du secondaire et de ses amis. Elle constate un préjugé profond qui dévalorise le parcours postsecondaire collégial pour les étudiants à bons résultats scolaires. Malgré ses efforts, elle ne réussit pas à leur faire comprendre le bien-fondé de son choix et se sent exclue et rejetée.

Elle souhaite que partager ses expériences lors de la transition au postsecondaire puisse éviter à d'autres de vivre des expériences semblables. Elle souhaite que les enseignants et les orienteurs des écoles secondaires encouragent tous les élèves à explorer avec confiance les divers parcours postsecondaires afin qu'ils puissent trouver leur parcours idéal personnel.

Conclusion

L'analyse de l'ensemble des expériences des participants à cette étude permet une meilleure compréhension des effets structurants de l'école secondaire de langue française en milieu minoritaire sur le processus d'admission aux études postsecondaires. Elle permet de relever les stratégies d'adaptation scolaires et sociales une fois en milieu universitaire. Les analyses portent à conclure que 1) les élèves effectuent leurs choix en fonction de la nature et de la qualité des programmes, relatif à la proximité géographique ; 2) la transition débute lors de la dernière année d'études secondaires ; 3) une intégration sociale réussie en milieu universitaire sert de fondement à la réussite scolaire ; et enfin 4) pour ces jeunes bilingues, le passage au postsecondaire suppose un repositionnement, sur le plan de l'identité linguistique peu importe la langue d'enseignement du milieu postsecondaire.

Cette première étude canadienne qualitative sur l'expérience étudiante des francophones en milieu minoritaire lors de la transition de l'école secondaire à l'université avance plusieurs pistes de réflexion. Plus que ça, elle démontre le besoin pour des recherches quantitatives

et qualitatives auprès de cette population non seulement en milieu universitaire, mais aussi en milieu collégial, et ce, pour divers parcours postsecondaires.

Références

- Allard, R., Landry, R. et K. Deveau (2008). *Aspirations éducationnelles, intentions d'entreprendre des études postsecondaires en français et intentions de faire carrière dans leur région d'élèves de 12^e année des écoles de langue française en milieu minoritaire du Canada*. Moncton : Institut canadien de recherche sur les minorités linguistiques et Association des universités de la francophonie.
- Churchill, S., Frenette, N. et S. Quazi (1985). *Éducation et besoins des Franco-Ontariens : le diagnostic d'un système d'éducation, vol. 2. Problèmes de l'ensemble du système : l'élémentaire et le secondaire ; Le postsecondaire*. Toronto : Conseil de l'éducation franco-ontarienne.
- Desabrais, T. (2008). *Insécurité linguistique et études supérieures : le cas d'une université bilingue canadienne*. Colloque « Universités francophones et diversité linguistique » Université de Yaoundé 1, Yaoundé, Cameroun, 27 au 29 juin 2008.
- Frenette, M. (2003). *Accès au collège et à l'université : Est-ce que la distance importe?* Ottawa : Statistique Canada.
- Frenette, N. et S. Quazi (1996). *L'effectif et la rétention des élèves dans les écoles de langue française de langue minoritaire au Canada 1980-1994*. Toronto : OISE.
- Labrie, N et S. Lamoureux (2008). *Francophonie minoritaire et accès aux études postsecondaires : le cas de l'Ontario*. Colloque « Universités francophones et diversité linguistique » Université de Yaoundé 1, Yaoundé, Cameroun, 27 au 29 juin 2008.
- Lamoureux, S. (2007) La transition de l'école secondaire de langue française à l'université en Ontario : expériences étudiantes. Thèse de doctorat non publiée (Ph.D). Ontario Institute for Studies in Education, University of Toronto <http://simplelink.library.utoronto.ca/url.cfm/46142>
- Pilote, A. (2008). Mobilité étudiante et francophonie canadienne: enjeux individuels et collectifs, *Bulletin de l'Observatoire Jeunes et Société*, 7 (1), printemps 2008, 6-7.
- RCCFC (2005). *Recherche sur les intentions d'études postsecondaires chez les élèves en milieu francophone minoritaire*. Ottawa : Patrimoine canadien.

Les jeunes saskatchewanais et les études postsecondaires en français: état des lieux

Lace Marie Brogden

Professeure adjointe à l'Université de Regina

Sophie Bouffard

Coordonatrice au Centre canadien de recherche sur les francophonies en milieu minoritaire de l'Institut français

Les jeunes « francophones » vivant en situation linguistique minoritaire au Canada font face à des défis particuliers en ce qui a trait à la poursuite des études postsecondaires en langue française. En Saskatchewan, ces jeunes font souvent preuve d'intérêt, voire de fierté, quant à leurs compétences linguistiques en français, même si les Francophones de langue maternelle ne représentent que 1,68% (soit 16 055 sur un total de

953 845 habitants) de la population de la province selon le recensement de 2006. De plus, il semble nécessaire de préciser que la présente problématique ne concerne pas uniquement les jeunes francophones de langue maternelle française, mais tous ceux qui sont francophones, c'est-à-dire, franco-parlants, quelle que soit leur langue maternelle. La situation démographique est au centre du défi abordé dans cet article : comment offrir des programmes postsecondaires

en français, et, par extension, soutenir le « fait français » chez les jeunes de la Saskatchewan, alors que le nombre d'effectifs éligibles pour de tels programmes fait en sorte qu'il s'avère difficile d'élaborer des programmes de qualité, et ce, dans des champs d'études variés. Ainsi, nous arrivons au centre de la problématique : cercle vicieux ou boule de neige?

Pour le postsecondaire en français dans la

province, le tout débute en 1918 alors que le Collège Mathieu de Gravelbourg, affilié à l'Université d'Ottawa, dispense pendant longtemps une formation inspirée du cours classique. En 1968, alors que le volet universitaire est aboli au Collège Mathieu, le Centre d'études bilingues, situé sur le campus de Regina (auparavant campus satellite de l'Université de la Saskatchewan et depuis 1974, l'Université de Regina), devient la nouvelle entité responsable des études universitaires en français à Regina. En 1988, le Centre est remplacé par l'Institut de formation linguistique pour lequel on construit le *Language Institute Building*. Même si ce nouvel espace physique avait pour but d'augmenter la présence de la langue française sur le campus, son mandat générique de formation linguistique a donné lieu à l'étude d'une multitude de langues, phénomène qui n'était pas mauvais en soit, mais qui avait comme conséquence de marginaliser de nouveau la minorité francophone. Ainsi, lors de l'évaluation de cette unité académique en 2003, des efforts conjoints des universitaires et des membres de la communauté fransaskoise donnent lieu à une revalorisation de l'importance d'un espace francophone sur le campus, ce qui contribue à une révision du mandat et la création de l'Institut français.

Toujours hébergé dans le *Language Institute Building*, l'Institut français est maintenant l'une des trois unités rassemblées dans ce même bâtiment, ses colocataires étant le Programme du baccalauréat en éducation (le Bac), un programme de la Faculté d'éducation, et le Département de français, un département de la Faculté des arts. L'Institut français comprend, aujourd'hui, des bureaux administratifs, un centre de recherche, et un espace commun – la rotonde – qui sert de lieu de rassemblement pour les étudiants, les employés animé par une programmation à la fois académique et communautaire. De plus, avec de nouvelles rénovations à l'espace physique en 2008, un Centre de services aux étudiants est créé et devient un «carrefour de services cruciaux qui sert de liaison pour tous les étudiants qui choisissent de se faire servir en français ou qui cherchent de l'appui pour apprendre le français» (Institut français, n.d.).

Situé au cœur de cet espace francophone du campus, le Programme du Bac a déménagé en 2007 afin de se joindre à l'espace physique de l'Institut français. La demande

croissante pour des enseignants formés aux besoins spécifiques des écoles de langue française (écoles francophones et écoles d'immersion) a été un élément déclencheur quant à la création, au début des années '80, de ce programme de formation initiale conçue en fonction de ces contextes pédagogiques francophones. C'est en 1983 que le Programme du baccalauréat en éducation (Le Bac) accueille, dans un programme de quatre ans à entrée directe, ses premiers étudiants destinés à enseigner dans les écoles de langue française et les écoles d'immersion de la province. Ce programme de la Faculté d'éducation reçoit une trentaine d'étudiants par année, regroupant une centaine d'étudiants répartis sur quatre ans.

Sans doute, le Programme du Bac sert à attirer un certain nombre d'étudiants franco-parlants sur le campus. De plus, à la fin de leurs études, ces étudiants s'intègrent rapidement au monde de travail en raison de la pénurie persistante d'enseignants en contextes francophones et immersifs (Veilleux et Bournot-Trites, 2005). Sans négliger le caractère rassembleur de ce programme, il reste que l'option réelle de poursuivre des études postsecondaires dans des programmes enseignés en français en Saskatchewan demeure très limitée.

Outre le Baccalauréat ès arts en français qui est offert dans les deux seules universités de la province, l'Université de la Saskatchewan à Saskatoon et l'Université de Regina, seulement la dernière offre d'autres possibilités pour y faire ses études entièrement en français. Les étudiants de l'Université de Regina peuvent également obtenir un Baccalauréat en éducation ou un Baccalauréat en éducation après diplôme, et, depuis 2007, il existe aussi l'option d'un programme conjoint de l'Institut français et de la Faculté des arts menant à un Baccalauréat en études francophones. Pour ce qui est du deuxième cycle, un tout nouveau programme de maîtrise en éducation française accueille une première cohorte à l'automne 2009. Toutefois, malgré tous ces efforts effectués depuis de nombreuses années, nous reconnaissons le fait que tous les jeunes diplômés des écoles fransaskoises et des écoles d'immersion de la province ne voudront pas pour autant se limiter à trois champs d'études.

Sans perdre de vue ces limites, nous ne souhaitons pas non plus tomber dans le piège du cercle vicieux. Il serait facile de

se dire, peu d'effectifs, donc peu de programmes, et alors, peu de programmes, donc peu d'effectifs. Mais, nous cherchons plutôt à adopter – fait des Prairies peut-être? – un paradigme d'abondance, soit l'effet boule de neige.

Afin de mieux répondre aux besoins éducatifs universitaires en français en Saskatchewan, dès le début du mandat provincial de l'Institut français, une liste de professeurs capables d'enseigner en français est établie pour offrir une plus vaste gamme de cours dans une variété de spécialités. Une soixantaine de professeurs sont alors identifiés, permettant ainsi à l'Institut français, en partenariat avec diverses facultés de l'Université de Regina et ses collègues fédérés, d'offrir des cours de première année dans divers domaines (biologie, film, géologie, kinésiologie, mathématiques et musique pour n'en nommer quelques-uns). Les chiffres sont fort probablement différents à l'heure actuelle, toutefois une politique favorisant le bilinguisme officiel lors de l'embauche de nouveaux professeurs aiderait grandement à augmenter la capacité institutionnelle à cet égard.

Un récent sondage effectué par le Centre de services aux étudiants de l'Institut français auprès de la population étudiante de l'Université de Regina démontre qu'il existe un grand intérêt pour le fait français sur ce campus. Bien que le sondage pose des limites, puisque les répondants ont participé de façon strictement volontaire, les résultats sont encourageants quant à la raison d'être des unités francophones sur le campus. En effet, plus de 800 étudiants ont affirmé leur intérêt à suivre des cours de français ou en français pendant leur formation universitaire.¹

Qu'en est-il alors pour les jeunes qui cherchent à poursuivre leurs études postsecondaires en français en Saskatchewan? Le néologisme «globalocal» reflète en quelque sorte un des enjeux particuliers de la jeunesse francophone saskatchewanaise. Ces jeunes pensent plus que jamais à s'ouvrir vers le monde, à voyager et à travailler dans une variété de contextes. En même temps, ils proviennent de «petites communautés». Même ceux qui grandissent dans des milieux urbains se trouvent à s'identifier à une variété de petites communautés francophones à travers la province. Ainsi, plusieurs d'entre eux cherchent la possibilité de s'établir et de vivre en français. Vivent-ils dans une bulle? Certes que non.

Sont-ils unilingues francophones? Rarement. Toutefois, plusieurs d'entre eux saisissent le contexte global de la vie contemporaine, tout en affichant le désir pratique et identitaire de mener une vie locale en français.

Comment, alors, répondre aux besoins de cette jeunesse francophone à la fois mobile et enracinée? Nous proposons, dans le contexte saskatchewanais, de continuer à poursuivre les initiatives déjà en place et d'en identifier de nouvelles, ce qui nous permettra de perpétuer l'effet boule de

neige au service des besoins postsecondaires de cette population.

Notes

1. Selon les données du U of R Office of Resources Planning, l'Université de Regina comptait 11554 étudiants inscrits en date du 8 septembre 2008, temps plein et temps partiel confondus.

Références

Institut français. (n.d.). *Service aux étudiants : Information générale*. [En ligne] (21 mai 2009)
http://institutfrancais.uregina.ca/index.php/general/list/menu_id/175

Veilleux, I. et M. Bournot-Trites. (2005). Standards for the language competence of French immersion teachers: Is there a danger of erosion? *Canadian Journal of Education*, 28(3), 489-510.

Qu'est-ce qui attire les jeunes aux jeux francophones?

Christine Dallaire

Professeure agrégée à l'Université d'Ottawa

C'est en 1979 que les Iers Jeux de l'Acadie accueillent plus de 300 jeunes francophones du Nouveau-Brunswick dans le cadre des célébrations du 375^e anniversaire de l'Acadie. Ce rassemblement sportif, inspiré du modèle olympique, vise non seulement le développement sportif, mais aussi à promouvoir l'usage du français et la fierté francophone chez les jeunes. Il a rapidement connu un succès retentissant et s'est élargi dès sa deuxième édition pour inclure les jeunes de la Nouvelle-Écosse et de l'Île-du-Prince-Édouard. Aujourd'hui, plus de 1000 jeunes des provinces maritimes participent annuellement à la Finale des Jeux de l'Acadie. À l'instar de la réussite notoire des Jeux de l'Acadie à dynamiser la jeunesse et les communautés acadiennes, la Fédération des jeunes canadiens-français (FJCF) recommandait l'organisation de rencontres sportives dans les communautés francophones de l'ouest et en Ontario afin de mener à une finale pancanadienne (FJCF, 1992). Ces événements sportifs devaient avoir comme but de permettre aux jeunes de « jouer en français » et de renforcer leur identité francophone. C'est dans le cadre de ce projet sportif de la FJCF que les associations de la jeunesse francophone des provinces de l'ouest ont calqué le modèle des Jeux de l'Acadie pour mettre sur pieds des événements sportifs dès 1992, suivi de la création des Jeux franco-ontariens en 1994 sous les auspices de la Fédération de la jeunesse franco-ontarienne. Ce dernier rassem-

blement prend cependant la forme d'un festival multidisciplinaire où le sport constitue l'un de divers volets d'activités (improvisation théâtrale, chanson et musique, arts du cirque, arts visuels, quiz sur l'Ontario français et plus récemment la danse). Comme les Jeux de l'Acadie, cette rencontre jeunesse s'est développée une renommée enviable et profite d'une ampleur considérable attirant annuellement près de 800 adolescents. Enfin, la FJCF a fermé la boucle avec la mise en place des premiers Jeux de la francophonie canadienne en 1999. Cet événement triennal rassemble environ 800 jeunes de partout au Canada pour des activités sportives, artistiques (musique, improvisation, arts visuels) et en leadership.

Les recherches ethnographiques que j'ai effectuées aux jeux francophones révèlent que malgré des distinctions quant à leur formule et à la priorité accordée à la compétition ou à la participation/formation, tous ces rassemblements visent à offrir une expérience agréable qui encourage les échanges entre jeunes afin de mousser l'appartenance et la fierté francophone. Du moins, ce sont les intentions exprimées par des organisateurs en entrevues et formalisées dans la documentation. Mais qu'est-ce qui attire les jeunes en grand nombre à ces événements francophones? Partagent-ils les mêmes desseins que les organisateurs? Qu'est-ce qu'ils apprécient le plus des jeux?

Les informations recueillies à l'aide de questionnaires auprès des participants à la Finale des Jeux de l'Acadie (JA), aux Jeux franco-ontariens (JFO) et aux Jeux de la francophonie canadienne (JFC) permettent de répondre à certaines de ces questions. Le Tableau 1 résume les réponses des participants aux JA en 2001 (78 % des 1 047 athlètes), aux JFO (77 % des 759 adolescents) et aux JFC en 2008 (79 % des 770 participants) qui illustrent leurs attentes et leurs perceptions des jeux francophones. D'abord, il est clair que les jeunes recherchent avant tout une expérience agréable et considèrent effectivement s'amuser aux jeux. L'attrait du sport ou du volet spécifique auquel ils participent varie d'un événement à l'autre selon la priorité accordée à la performance ou au développement des habiletés dans la structure des jeux.

Tableau 1.

Attentes et perceptions des participants à la Finale des Jeux de l'Acadie (JA), aux Jeux franco-ontariens (JFO) et aux Jeux de la francophonie canadienne (JFC)

Questions	Catégories de réponses	JA 2001	JFO 2001	JFC 2008
		n total = 815	n total = 588	n total = 608
		%	%	%
Pourquoi as-tu décidé de participer aux Jeux?	Pour m'amuser	30.3	24.6	13.9
	Pour m'amuser en français	0	0	11.9
	Pour participer dans mon volet	27.8	7.4	13.3
	Pour apprendre dans mon volet	0.2	2.6	10.4
	Pour la compétition / performance	5.1	0	11.1
	Pour participer dans mon volet en fr.	0	0	7.0
	J'ai été recruté/encouragé/ FESFO	1.4	11.9	7.7
	Pour faire des rencontres	10.2	10	10.3
	Pour faire des rencontres francophones	0.2	2.1	10.9
	Parce que c'est spécial / une chance	0	14.5	0
	Pour le caractère francophone	0	11.5	0
Autres	25	15.4	3.6	
Pour toi les Jeux c'est...	Le plaisir	31.8	16.5	20.3
	Des rencontres	16.8	10.6	7.2
	Des rencontres entre francophones	0.5	3.1	11.3
	Spécial	13.5	10.1	9.2
	Faire mon volet en français	0.4	0	6.5
	Mon volet + apprendre + valorisation	23.2	12.0	15.0
	Francophonie / fierté francophone	0.6	25.4	12.7
	Rassemblement (+ franco ou jeunesse)	1	15.7	14.7
Autres	6.9	6.8	3.0	
Qu'est-ce que tu aimes le plus des Jeux?	Le plaisir	4.1	16.5	11.7
	Le caractère francophone	0	15.6	9.1
	Mon volet	35.5	3.8	10.4
	Apprendre dans mon volet	0.1	2.6	6.3
	La compétition volet	1.6	0	8.7
	Faire mon volet en français	0	0	4.9
	Les rencontres	24.8	14.4	9.6
	Les rencontres entre francophones	0	15	9.2
	L'expérience/l'ambiance francophone	0	9.8	16.8
	L'ambiance	8.3	13.4	6.6
Autres	25.6	9.1	6.7	

Il n'est donc pas surprenant qu'un plus grand nombre de participants aux JA et aux JFC soient attirés par l'occasion de pratiquer leur discipline sportive et d'y exceller, qu'ils réfèrent en plus grand nombre à leur volet pour décrire ce que sont les jeux et ce qu'ils apprécient le plus des jeux. En effet, les JA représentent une grande compétition sportive tandis que les JFC occupent une position mitoyenne entre le développement des habiletés (par ex. improvisation et leadership) et l'excellence (par ex. les com-

pétitions sportives et la danse). À l'inverse, les volets aux JFO visent principalement la formation et l'apprentissage dans certaines disciplines (par ex. musique, arts du cirque) et la participation (par ex. sports). Les adolescents aux JFO soulignent plutôt que c'est le caractère francophone, la chance de vivre cette expérience unique ou encore l'encouragement de leurs amis et enseignants qui les incitent à participer alors qu'ils réfèrent à la francité du rassemblement pour décrire les jeux et ce qu'ils en préfèrent.

Il est intéressant de noter que seuls les participants aux JFO évoquent des motivations reliées à la francophonie pour expliquer leur participation. Cependant, la compilation de toutes les réponses qui renvoient au caractère francophone des jeux que ce soit par rapport au volet, aux rencontres ou au fait de s'amuser en français révèle que c'est aux JFC qu'une plus grande proportion, 29,8 %, d'adolescents soulignent la francité des jeux alors que cette proportion baisse à 13,6 % aux JFO

et 0,2 % aux JA. Quelques facteurs permettent de comprendre ces disparités. Premièrement, le questionnaire auquel ont répondu les participants aux JA et aux JFO comportait une question ouverte les invitant à expliquer les raisons pour lesquelles ils prennent part aux jeux. Les résultats présentent donc la fréquence des réponses qui renvoient instinctivement à la dimension francophone de l'événement. Les participants aux JFC ont plutôt répondu à une question fermée offrant une sélection de catégories qui ont été déterminées à partir des réponses des jeunes aux JA et aux JFO. Il ne s'agit donc pas d'une mesure de leurs réponses spontanées, mais plutôt de choix parmi diverses options. Deuxièmement, les JFO accordent une plus grande importance dans leur structure au renforcement de l'appartenance francophone et sont reconnus parmi les adolescents comme expérience qui célèbre la francité. Être Franco-Ontarien revêt une dimension stratégique et réfléchie qui se traduit par une proportion plus grande chez les jeunes aux JFO qui réfèrent à la fierté francophone pour décrire les jeux. Alors que la Finale des JA est tout aussi animée et imprégnée d'une ambiance acadienne enjouée, cette identité se présente comme étant plus habituelle, allant de soi. Le caractère francophone des Jeux de l'Acadie étant tenu pour acquis, les jeunes ne pensent pas de l'indiquer aux réponses ouvertes. Ainsi, les adolescents aux JFO

et aux JFC se démarquent nettement des participants aux JA dans leur description des jeux, car ils renvoient explicitement à la francité dans 40,4 % et 43,8 % de toutes leurs réponses alors que cette proportion n'est que de 3,5 % aux JA.

Une réponse commune chez tous les jeunes interrogés, quoiqu'en proportion variable d'un événement à l'autre, renvoie à la dimension de sociabilité. La chance de rencontrer d'autres jeunes ou de vivre un rassemblement représente une catégorie relativement importante même si elle n'est pas la réponse la plus fréquente. En effet, les participants y réfèrent comme motif de participation (21,2 % aux JFC, 10,4 % aux JA, 12,1 % aux JFO), pour décrire les jeux (33,2 % aux JFC, 20,6 % aux JA, 18,8 % aux JFO) et comme dimension la plus appréciée de l'événement (18,8 % aux JFC, 24,8 % aux JA, 29,4 % aux JFO).

Il appert donc que les objectifs des jeux tels qu'énoncés par les organisateurs rejoignent de façon générale les aspirations des jeunes. Cette concordance entre les visées des organisateurs et le désir des jeunes de s'amuser, de sociabilité et de développer/démontrer leurs talents contribue certainement au recrutement d'un grand nombre de participants. Cependant, partager les mêmes buts ne suffit pas. Le succès continu de ces rassemblements se démarque aussi par la conception et surtout la mise en œuvre

efficace d'une formule particulière à chacun des jeux qui comble, à sa façon, les attentes des jeunes. Ces jeux réussissent donc, par le biais du sport et d'autres volets, à attirer les jeunes qui ont certaines affinités envers la francophonie et à leur offrir un environnement qui valorise leur francité. Bien que le caractère francophone de ces rassemblements ne soit pas le motif principal de la participation des jeunes, il s'avère une valeur ajoutée qui bonifie l'expérience qu'ils en retirent

Références

Fédération des jeunes canadiens-français (FJCF) (1992). *L'avenir devant nous. La jeunesse, le problème de l'assimilation et le développement des communautés canadiennes-françaises*. [Vision d'avenir. Rapport de la Commission nationale d'étude sur l'assimilation. Livre IV.]. Ottawa : FJCF.

Pour en savoir plus sur les jeux :

-Jeux de l'Acadie
<http://www.jeuxdelacadie.org/>

-Jeux franco-ontariens
<http://fesfo.ca/jeux.html>

-Jeux de la francophonie canadienne
http://www.fjcf.ca/projets/jeux_f.asp#lesprochains



490, rue de la Couronne, Québec
(Québec) G1K 9A9
Téléphone : 418-687-6405
Télécopieur : 418-687-6425
obsjeunes@ucs.inrs.ca
www.obsjeunes.qc.ca



Coordination:
Annie Pilote et Karine Vieux-Fort

Graphisme et édition:
Observatoire Jeunes et Société